# CELINE - ENFANT DE DEUX RACES (*L'HUILE SUR LE FEU*)

***Bianca-Livia BARTOȘ***
*"Babeș-Bolyai" University of Cluj-Napoca*

*Abstract: The goal of this paper is an excursion into the theme of the novel "L'huile sur le feu", still untranslated into Romanian. The main focus of my paper is the parents-daughter relationship, a difficult relationship from many points of view. Celine, the character who narrates the story, is in distress due to her parents' separation. The style of the narration constructs a novel that evokes fear, separation, connivance and confession. Metaphorically said Celine is the fruit of two entirely different species of trees to the extent that she embarks on a journey of finding her own self.*

*Keywords: monster, separation, connivance, destruction, re-writing.*

Hervé Bazin, écrivain connu comme classique, publie en 1954 son septième roman, mais l'un des plus profonds et des plus émouvants. *L'huile sur le feu*, dont le titre incite à la lecture par la métaphore qu'il embrasse, est devenu l'un des romans les plus appréciés après le chef-d'œuvre bazinien, *Vipère au poing*. Dans tous les deux romans, de même que dans d'autres écritures, Hervé Bazin fait surgir son moi intime avec ses plus mauvais souvenirs, qui ont tracé les contours de sa vie artistique : enfant de deux races, élevé par sa grand-mère paternelle jusqu'à l'âge de 8 ans, l'écrivain a été formé dans des dogmes inflexibles, mais nourri de préjugés contraires. C'est la mort de sa grand-mère qui l'a fait connaître cette vie lunatique : le petit Jean s'est retrouvé au sein d'une novelle famille, formée des parents avec lesquels il n'a jamais réussi à établir des relations serrées. C'est la raison pour laquelle, quelques années plus tard, dépourvu de l'amour maternel, l'enfant refoulera sa haine contre cette période de sa vie. Il les a fait extérioriser à l'écrit, dans des romans à titre thérapeutique, qui ont le pouvoir de guérir son âme de la douleur provoquée par tous ces drames.

Dans une interview, Hervé Bazin reconnaît cette étape de sa vie comme la plus marquante : « […] à huit ans, j'ai cessé d'être un enfant définitivement parce que j'ai eu à faire avec des adultes, des adultes ennemis, qui étaient mes parents. »[1] C'est un épisode qui n'a pas marqué seulement son devenir personnel, mais aussi son parcours artistique, de sorte qu'il commence sa carrière romanesque à trente-sept ans avec un règlement de comptes avec sa mère. Il a prouvé ensuite que le talent ne s'assombrit pas après un premier ouvrage qui lui rend la notoriété, car il publie très vite après, en 1949, *La tête contre les murs* et il ne s'arrête pas de son travail romanesque jusqu'à la fin de sa vie.

Cette recherche se propose de montrer comment le roman bazinien acquiert des traits personnels de l'artiste, en particulier la souffrance d'être né au sein d'une famille dans laquelle il a toujours eu le sentiment d'être un fils qui n'a pas été désiré. La famille devient,

[1] Hervé Bazin dans une interview accordée à Pierre d'ARMAYAN, en 1952, consulté le 8 juillet 2015, à 19.26 sur le lien https://www.youtube.com/watch?v=53oqLsWlAoI



BDD-A22169 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:43:37 UTC)

ainsi, un leitmotiv non pas seulement de ce roman, mais de toute l'œuvre bazinienne, de sorte que l'écrivain y peigne, d'une manière très fréquente, les relations socio-familiales dans la seconde moitié du XX^e siècle. Mais l'empreinte de son autobiographie, de son expérience de vie, a son mot à dire : c'est la raison pour laquelle il y a, dans les romans baziniens, un va-et-et vient entre les deux parents, figures représentatives de son enfance. Dans *Vipère au poing*, roman du début, le petit Brasse-Bouillon hésite entre une mère sèche et despotique et un père faible et molasse. *L'huile sur le feu* insiste d'autant plus sur cette image de la navette entre la chambre des parents, qui est devenue une chambre de mère et fille et celle de « l'ami », chambre qui, depuis beaucoup de temps, appartient au père. Par la suite, je me propose d'étudier plus attentivement la relation fille-parents dans ce roman de la peur, de la séparation, de la complicité et de l'aveu, afin de prouver que Céline est un fruit de deux arbres si différents qu'elle ne parvient pas à trouver ses vraies racines.

Afin d'aboutir mon propos, j'ai envisagé une recherche en deux volets : le premier comprend une présentation brève du contexte de la parution de l'œuvre, de la signification du titre et sur la structure et le deuxième se penche sur la présentation des personnages, sujet en relation directe avec la protagoniste du roman et le sentiment d'être une enfant de deux races. L'apport de ses parents dans cette transformation de sa personnalité a été crucial.

*L'huile sur le feu*, titre composé de deux noms précédés par un article défini, met en premier plan un élément clé du roman : le feu. Symbole du Soleil et de la régénération, le feu devient dans ce roman un élément du mal : l'aspect destructeur du feu et la maîtrise des flammes est considérée, du point de vue biblique, comme diabolique. Ainsi, tout comme un autre Lucifer, Bertrand Colu se fait maître de la vie et de la mort : il détient la clé du feu ravageur, le même feu qui a détruit son visage et celui contre lequel il lutte à tout force, jusqu'à la mort.

Le roman continue dans la même tonalité que les autres romans : écrit à la première personne, le roman décrit l'angoisse provoquée dans le village de Saint-Leup, à cause des incendies dont on ne connaît pas le criminel. Le romancier ne renonce pas au Pays de la Loire, au paysage de l'eau qui le fait se sentir à l'aise. L'action du roman se déroule à Saint-Leup, village imaginaire situé dans la proximité de Segré du département de Maine-et-Loire. C'est seulement à travers les yeux de la protagoniste, Céline Colu, fille unique d'une famille en cours de rupture, que le lecteur observe les faits et participe au déroulement de l'action. Roman fragmentaire, séparé par pieds de mouche et partagé en trente-trois chapitres, l'histoire exploite des thématiques très chères à l'écrivain, comme la famille, la quête identitaire, la pluie, la nuit avec les escapades nocturnes, l'ombre ou le feu.

Le récit s'ouvre avec l'image de Céline devant la fenêtre, en train de réfléchir aux événements qui se sont déroulés deux ans auparavant : « Il y a deux ans, ce soir… »[2] Comme dans tout récit analeptique, la narratrice rappelle des faits antérieurs à l'histoire principale, d'une perspective narrative homodiégétique, focalisation interne. Le point de vue unique et subjectif de la protagoniste fait que le lecteur connaisse seulement les faits présentés par Céline. Très attachée à son père et au métier qu'il exerce, elle acquiert un immense bagage d'informations, qu'elle peut transmettre au lecteur. Adolescente de seize ans, elle prend

[2] Hervé Bazin, *L'huile sur le feu*, Paris, Éditions Grasset, 1954 (toutes les références tirées de ce roman seront de cette même édition)



BDD-A22169 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:43:37 UTC)

l'habitude d'accompagner son père à son travail de pompier, complémentaire à celui d'agent de vente, qu'il exerce jusqu'à midi.

Le jeune Céline vit dans une complicité endémique avec ses deux parents, elle les aime de la même forme, mais se trouve dans une impasse perpétuel : les disputes entre les deux deviennent de plus en plus régulières et, finalement, ils arrivent à ne plus se parler, à s'ignorer complètement : « Papa ignorait Maman, Maman ignorait Papa et chacun d'entre eux ne daignant s'apercevoir que de ma présence. » Leur fille devient la seule raison de leur vie commune, mais tout le reste les séparait. Depuis la guerre, la relation entre les deux s'est refroidie à cause de la laideur de Bertrand, de sorte que sa mère refusait de se déplacer à côté de son mari dans la rue :

Maman continua seule, en prenant bien soin de garder deux mètre d'avance sur son mari. Depuis la guerre – plus exactement depuis la mutilation de Papa -, elle ne marchait jamais à côté de lui en public. Elle le distançait toujours de deux ou trois mètres et, si par hasard il essayait de remonter à sa hauteur, elle s'arrangeait toujours pour raser le mur en me tenant par la main, très au large, sur les trottoirs étroits du village, de telle sorte que Papa n'y pût trouver place et fût obligé de descendre sur la chaussée. Depuis trois ou quatre ans, j'avais compris, je ne me prêtais plus à cette manœuvre. Mais Papa demeurait à sa place. (p. 69)

Mis à l'écart depuis longtemps, le père de la maison comprend sa place dans la famille et se contente du rôle qu'il reçoit. Il garde la distance face à son épouse, respecte ses désirs et n'ose plus de « remonter à sa hauteur ». La souffrance extérieure est très évidente dans les yeux de Céline (le mécontentement de sa mère), mais l'état d'une âme abandonnée, contournée dans la rue et obligée à porter un passe-montagne sur le visage pour ne pas effrayer les villageois, est difficile à connaître et, surtout, à comprendre. La sérénité qu'il laisse voir est une raison de plus à se méfier du bonheur presque inexistant de cette personne.

Céline se rend compte de la faille qui sépare ses deux parents : « Ce dont tu es né n'existe plus et c'est un peu comme si tu étais morte. » (p. 155), mais se propose d'aimer tous les deux et de rester neutre. Cependant, elle se sent dépourvue de tout sens dans l'univers qui l'entoure, elle devient sceptique et ressent le poids de son existence. Tout-à-coup, elle se sent seule, navrée et confuse : « Pendant cinquante mètres, je me trouvai seule entre eux, indécise, déchirée, complice de l'un comme de l'autre. Ah ! comme il est difficile de faire un agent double au pays de la tendresse ! » (p. 71) La protagoniste hésite entre une mère émancipée et un père bipolaire, calme et dangereux à la fois. Complice de l'un et de l'autre, Céline ne peut trahir personne : confidente de tous les deux, elle a la bouche cousue, en suivant le modèle religieux de la confession sacrée : « Fille silencieuse d'un silencieux, je ne savais pas combattre avec des phrases. » (p. 247). Oreille ouverte et bouche cousue, elle écoute l'aveu de son père, mais n'y peut rien contre ce côté maléfique. Elle n'aura jamais la force de le dénoncer :

- Céline, Céline, tu devrais tout droit aller me dénoncer : je suis un danger public! Un danger public!



BDD-A22169 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:43:37 UTC)

Enfin ! Il s'en rend compte enfin ! Mais il s'indigne trop fort, et ma mère est trop près : qu'elle entende et nous serions frais ! (p. 279)

A mi-chemin entre ces deux parents, Céline sent que cette route devient un sentier et ce dernier arrivera à son point terminus à un moment donné : « J'étais au centre d'un cercle qui se refermait, se refermait… » (p. 244) La perfection d'un cercle représente la protection, la garantie d'un abri durable, mais dès qu'il se referme, il peut conduire à l'étranglement, à la mort. Le cercle est le symbole de la famille, d'un sentiment de bien aise au sein d'une communion dans la lignée et sa fermeture ne peut signifier que le début de la fin de cette union.

Le premier pas dans la séparation le fait la mère : Eva Colu est une pâtissière renommée, connue comme « amuse-gars » pour les fêtes du village. Mariée à dix-sept ans, elle aura très vite Céline, mais le destin ne lui réserve pas une vie heureuse dans sa famille. Ainsi, elle se lance très vite dans les bras d'un amant, afin d'oublier la détresse provoquée par un mari hideux. Céline remarque sa frustration et le lecteur pourrait bien y retrouver une note d'empathie dans ses mots :

Je sais, je sais, tu as épousé un garçon fait comme les autres, un beau garçon même, si j'en crois cette étonnante photo qui trône encore sur le buffet ! Tu as épousé un beau garçon avant la guerre… pour récupérer ce pauvre Papa, ce monstre, il faut dire le mot, ce monstre à peine pensionné (car la hideur, même à cent pour cent, n'a pas cours) qui t'oppose un refus candide, une conduite irréprochable (car, la hideur, ce n'est pas non plus un grief), qui prétend s'imposer à toi pour toute la vie, toute la vie, toute la vie. Victime d'une victime, voilà ce que tu es. Mais pourquoi en faire une troisième ? Toute ta vie, c'est aussi la mienne. (p. 74)

Douée d'une intelligence supérieure, Céline observe la souffrance de sa mère et la raison pour laquelle celle-ci a fini par détester son mari. Mais elle réussit aussi à comprendre son père, qui se confesse devant celle-ci : « Céline, Céline, elle me hait parce que je suis un monstre. Mais je suis un monstre parce qu'elle me hait. » (p. 300) Ce monstre indéfinissable, tel que l'affirmait Voltaire[3] dans son *Dictionnaire philosophique*, victime de la guerre qui a transformé sa vie, se nourrit de l'affection qu'il lui porte à sa fille.

Bertrand Colu, surnommé dans le village Tête-de-Drap, à cause de l'accident qu'il a souffert pendant la seconde Guerre Mondiale et qui l'a défiguré, est la raison pour laquelle ce roman prend des contours psychologiques. Ce personnage paisible, un vrai Quasimodo, dont seuls les yeux bleus invitent à la sérénité, mène une vie double : agent d'assurances et père soigneux pendant la journée, pyromane et, en même temps, soldat contre le feu pendant la nuit. Ce qu'il détruit pendant la journée, il essaie de réparer pendant la nuit, mais avec la même ferveur et le même goût du travail. Finalement, Céline se rend compte que le feu le fait se sentir à l'aise, dans son élément :

[3] « Il est plus difficile qu'on ne pense de définir les monstres. » dans Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, Imprimerie de Cosse et Gaultier-Laguionie, rue Christine, n° 2, Paris, 1838, p. 735.



BDD-A22169 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:43:37 UTC)

Ver dans la terre, poisson dans l'eau, oiseau dans l'air, Tête-de-Drap dans le feu. Quelle aisance ! Quel bonheur du geste ! Ce dernier incendie, qu'il vient d'allumer pendant mon sommeil, il l'a provoqué, il le combat, il cherche à le détruire comme l'Espagnol provoque, combat et tue le taureau qu'il a élevé. (p. 309)

Cette image est l'une des plus inébranlables du roman, d'autant plus puisqu'elle renvoie aussi à l'image de l'artiste-écrivain, en train de travailler son œuvre. Il écrit, il efface, il revient sur ses mots, il réécrit pour changer d'avis de nouveau. Ainsi, l'écrivain aussi détruit ce qu'il produit, de manière volontaire ou pas. L'écriture comme moyen de récupération pourrait être vue, de ce point, l'équivalent de la pyromanie dans le cas du personnage bazinien. Toutes les deux formes de libération des pulsions intérieures ont pour but l'auto-guérison : d'une enfance dure au sein d'une famille rigide, ou bien du mépris d'une femme tombée dans l'adultère.

Bien que, du point de vue psychologique, la pyromanie se manifeste généralement pendant l'adolescence ou au début de l'âge adulte, chez Bertrand Colu elle semble être produite après l'accident souffert dans la guerre. Plus commune chez les hommes, elle a comme caractéristique principale le besoin irrépressible de mettre le feu :

Les pyromanes ont depuis leur enfance une fascination pour le feu, sa vue leur procure un plaisir intense : intérêt, curiosité, attirance pour le feu lui même et pour tout ce qui s'y rapporte, jusqu'à l'allumage délibéré et réfléchi d'incendies, et ceci de façon répétée. [4]

Bertrand souffre de ce plaisir intense qui le pousse à incendier les granges de ses meilleurs amis et d'autres villageois de la communauté. De surcroît, il planifie ses actions avec une si parfaite habileté qu'il n'est pas découvert par la police et, d'autant plus, il reçoit une médaille pour son dévotement dans la lutte contre le feu. Les spécialistes psychologues sont formels en évoquant que parmi les pompiers volontaires il y a beaucoup de pyromanes, ce qui est parfaitement véridique dans le cas du pompier Colu. Ce dernier participe de manière volontaire aux actions d'affrontement du feu, incendies qu'il provoque lui-même. Il fait partie de cette catégorie des pyromanes dans tout le sens de la définition :

Fascinés par tout ce qui fait référence au feu, les pyromanes peuvent être des collectionneurs d'objets, des amateurs de conférences et de discussions s'y rapportant. Par la suite et ceci de façon générale, il n'est pas affectés par les conséquences de ses actes : dommages, blessures ni même par les décès. [5]

Au contraire des propriétaires des granges incendiés et de la famille endeuillée, Bertrand ne se sent pas affecté par aucune de ses actions et n'éprouve aucun sentiment de culpabilité face aux désastres qu'il a provoqués, mais, tout au contraire, il sent le bonheur du

[4] Article *La pyromanie*, consulté à l'adresse http://www.psychologue.fr/ressources-psy/pyromanie.htm, le 15 juillet 2015, à 16.44.
[5] *Ibid.* http://www.psychologue.fr/ressources-psy/pyromanie.htm



BDD-A22169 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:43:37 UTC)

chaque geste réalisé. Dévoilé devant sa fille, il essaie de se disculper, en mettant la faute sur le malheur qu'il vit dans son mariage :

Dis-toi aussi que tout ça, c'est la faute de ta mère. Si elle ne me mettait pas hors de moi… (p. 269)

Tu vois, Céline, s'écrie-t-il soudain, quand le feu monte, il se tord comme ce qui est là. […]

Et, quand je l'éteins, c'est comme si j'éteignais ce qui est là. […]

Et ce qui est là, ce qui est là, c'est ta garce de mère ! (p. 276)

Le feu représente, pour lui, l'image de sa femme, qu'il tue avec chaque incendie qu'il provoque. Chaque flamme qui brûle est comme la douleur provoquée par une épouse qui le fait sentir un mari ridicule, trompé, mis à l'écart.

Bertrand continue à jouer le même rôle de père soigneux, époux dévoué, agent d'assurances appliqué et pompier fervent. Mais le vrai visage de celui-ci sera découvert vers la fin du roman, avoué par l'incendiaire même : « Sauf les feux de Bengale, tout est à moi. »[6] C'est le moment où la protagoniste pénètre dans le monde caché de son père et reconnaît son double visage :

Chaque matin, la sonnerie du réveil met debout un agent d'assurances qui n'est pas dangereux, que je peux laisser partir, sa sacoche sous le bras : celui-là n'a jamais fait de mal, n'a rien à dire, se comporte avec un naturel étonnant – qui justement n'est pas naturel. Mais l'ombre me ramène un autre homme, coiffé de drap noir et d'idées noires, dont chaque pas est suspect et qu'il ne faut pas lâcher d'une semelle. [7]

Elle se sent responsable des actes de son père et prend soin de lui tout comme un parent devrait le faire pour son enfant. Cet inversement de rôles prouve la sagesse de l'esprit de cette jeune fille, qui affronte les problèmes quotidiens de la vie de couple de ses parents et, de même, ceux de la société dans laquelle elle vit. Céline participe, en tant qu'observateur, aux rencontres des pompiers du village avec le maire, avec lesquels se trouve en très bonnes relations. Pour oublier de ces problèmes, ainsi qu'Isa, protagoniste du roman *Qui j'ose aimer*, Céline jouit des escapades nocturnes : « Sur mes pieds, vite ! Sautons par la fenêtre ! »[8] Les personnages baziniens trouvent dans la nature un endroit beaucoup plus intime que la chambre à coucher ou que toute autre pièce de la maison : de même qu'Isabelle de *Qui j'ose aimer*, Céline est un être sensoriel, elle aime sentir les choses, être en contact direct avec le monde et avec la nature. C'est comme si elle approuvait les paroles d'Isa, qui disait :

[6] *Ibid.*, p. 270.

[7] Article *La pyromanie*, consulté à l'adresse http://www.psychologue.fr/ressources-psy/pyromanie.htm

[8] *Ibid.*, p. 110.



BDD-A22169 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:43:37 UTC)

« Il faudrait peut-être parler de […] ce grand goût de vivre qui vous fait gourmande de partout, de cette passion d'être qui vous enchante haleine. »[9]

Ces deux personnages féminins, toutes les deux à l'âge de l'adolescence, se caractérisent par le même goût de vivre, le même attachement pour la famille et pour l'endroit qui les a vus naître et qui a le pouvoir magique de faire guérir la psyché. L'âge de seize – dix-sept ans représente pour les deux un rite de passage de l'enfance à la l'âge adule, de l'attitude ludique à la responsabilité de l'action. La naissance d'un enfant pour l'une et le comportement déviant du père de l'autre favorisent la transition vers une autre étape de leur vie.

De l'adolescence à l'âge de la maturité, Céline vit dans une permanente quête identitaire, tel qu'elle l'affirme au début du roman : « Laissez-moi redevenir la vraie Céline » (p. 10) Elle veut devenir une autre Céline, abandonner celle qui est dégoutée de sa vie, fatiguée de courir entre les deux parents : « J'allai me poster sous la gouttière, près du tonneau plein d'eau croupie, d'une eau lasse d'être de l'eau comme j'étais lasse d'être Céline. » (p. 248)

Elle essaie à tout prix de retrouver l'esprit de son enfance, la candeur d'un jour féerique, vécu dans l'oubli et sans avoir le moindre souci. Mais afin de le regagner, elle doit guérir de la mort : « Laissez-la guérir. La vie guérit toujours de la mort, quand elle s'aime. Et je l'aime, ma vie ! Mais je *l'aimais toujours* et vous savez combien. » (p. 10) Elle aimait rôder dans la nuit, accompagner son père aux rencontres nocturnes, faire ses petites escapades de nuit dans l'obscurité du village. Et toute cette énergie a le pouvoir de vaincre la mort. Ce trait réitéré des personnages baziniens prouve l'acharnement de l'écrivain pour la construction des personnages forts, indépendants et vigoureux.

Même le village dans lequel se déroule l'action, situé dans la région du Pays de la Loire, est vu comme un élément indispensable eu vue de la guérison : « dans ce pays où je dois guérir » (p. 9) Elle ne peut trouver ses racines nulle autre part que dans la région qui l'a vue naître et grandir, devenir femme d'une « gamine de seize ans ». Vers la fin du roman, elle se regarde dans le miroir et découvre quelque chose de changé :

N'est-ce pas Céline qui dans la glace regarde Céline ? Quelle drôle d'allure ! Je ne le voyais pas faite ainsi. Quelque chose a changé, quelque chose s'est effacé sur son visage. Un rien. Un duvet de papillon. Une certaine qualité naïve du trait. Peut-être bien l'enfance même. (p. 154)

La perte de l'enfance est le point terminus de son acte d'initiation. Elle devient une femme à travers la souffrance, elle devient responsable à l'aide de la situation délicate dans laquelle s'est trouvée pendant des années.

En guise de conclusion, *L'huile sur le feu*, loin d'être seulement un roman de la famille, policier et psychologique, est surtout un *bildungsroman*, un roman d'apprentissage.

[9] Hervé Bazin, *Qui j'ose aimer*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1956, p.24. Pour plus d'informations à ce sujet, veuillez consulter l'article « Isabelle – maîtresse de la nature sauvage », dans *Hervé Bazin. Du milieu de la famille à l'esthétique du roman*, Actes du Colloque international de Cluj-Napoca, du 14 au 16 mai 2014, dirigés par Simona Jișa et Anca Porumb, Éditions Casa Cărții de Știință, Cluj-Napoca, 2015.



BDD-A22169 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:43:37 UTC)

Céline, jeune héroïne au début du roman, atteint l'idéal de l'homme accompli, arrivé à l'âge mur à la fin. Elle est une enfant de deux races, troublée constamment par les disputes entre ses parents, engagée dans une quête identitaire, qu'elle aboutira en passant par toutes les épreuves qu'il faut. Cette passion bazinienne pour les romans de formation trahit son penchant pour l'autobiographie.

BIBLIOGRAPHIE

BAZIN, Hervé, *L'huile sur le feu*, Paris, Éditions Grasset, 1954

BAZIN, Hervé *Qui j'ose aimer*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1956

*Hervé Bazin. Du milieu de la famille à l'esthétique du roman*, Actes du Colloque international de Cluj-Napoca, du 14 au 16 mai 2014, dirigés par Simona Jișa et Anca Porumb, Éditions Casa Cărții de Știință, Cluj-Napoca, 2015.

LAGACHE, Daniel, *La psychanalise*, Éditions Presses Universitaires de France, 1955

Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, Imprimerie de Cosse et Gaultier-Laguionie, rue Christine, n° 2, Paris, 1838

Sites Internet

www.youtube.com

www.psychologue.fr



BDD-A22169 © 2015 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:43:37 UTC)